

CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 27ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 11 juillet 2023. « Sept Danses grecques » et « Boléro » de Maurice Béjart, et « Alors, on danse !... » de Gil Roman par le Béjart Ballet Lausanne

En ouverture de la 27ème édition du festival « *Vaison Danses* », le Béjart Ballet Lausanne a offert un triptyque chorégraphique d'une intensité rare, un voyage à travers l'âme de la danse où le sacré et le profane ne font qu'un. Du crépuscule à la nuit étoilée, la troupe a littéralement envoûté un public conquis, rappelant avec force que la danse est un art total, capable de puiser dans les racines les plus profondes de l'humanité pour mieux nous en révéler la beauté.

La soirée s'ouvre sur un petit bijou, les « *7 danses grecques* » de Maurice Béjart. Sur les mélodies envoûtantes de Mikis Theodorakis, les danseurs déploient une énergie solaire et une maîtrise technique confondante. Béjart le disait lui-même : « *La Grèce y est d'autant plus présente que les*

emprunts à son folklore sont minimales». C'est une épure, une célébration de la lumière méditerranéenne qui irradie chaque mouvement, chaque port de bras, dans un dialogue sublime entre la tradition classique et la modernité la plus vibrante. Une leçon d'équilibre et de passion.



Le ton change avec « **Alors, on danse...** ! » , la dernière création de **Gil Roman**, dédiée à la mémoire de Patrick Dupond. Loin des ors antiques, la scène se transforme en un terrain de jeu où la technique classique est revisitée avec une joie communicative. Ce ballet n'a d'autre sujet que le plaisir pur de danser, une déclaration d'amour à l'art chorégraphique qui rend hommage à la liberté et à l'audace de Dupond. Les interprètes, visiblement habités, nous entraînent dans une transe joyeuse, rappelant que la danse est avant tout un élan vital, une fête du corps et du mouvement.

Mais le point d'orgue de la soirée est évidemment le légendaire « **Boléro** » de Maurice Béjart. Sur l'implacable *crescendo* de Maurice Ravel, la pièce atteint une dimension sacrée. Le rôle central de *La Mélodie*, confié ce soir-là à une interprète d'une puissance magnétique, et le Rythme martelé par le groupe de danseurs, créent une tension hypnotique. Dans ce face-à-face entre l'individu et la communauté, la pièce déploie toute sa force tellurique, élevant la danse au rang de rituel. Chaque mouvement est un appel, chaque geste une offrande sur l'autel de la musique, submergeant le public d'une émotion brute et universelle.

Cette soirée au **Théâtre Antique** s'est révélée être une véritable expérience initiatique. Le **Béjart Ballet Lausanne**, sous la direction artistique de **Gil Roman**, a prouvé que l'héritage du maître est entre de très bonnes mains, porté par des danseurs d'une virtuosité et d'une âme exceptionnelles. Un grand merci à « **Vaison Danses** » pour ce moment d'éternité !

CRITIQUE, festival. VAISON-LA-ROMAINE, 27ème Festival « Vaison Danses » (Théâtre Antique), le 11 juillet 2023. « Sept Danses grecques » et « Boléro » de Maurice Béjart, et « Alors, on danse !... » de Gil Roman par le Béjart Ballet Lausanne. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, Opéra, ORANGE, le 8 Juillet 2023, Bizet, Carmen, Grinda / Cafiero, Lemieux, Borrás, D'Arcangelo.

Une seule représentation, un seul opéra mais de nombreux concerts : **les Chorégies d'Orange 2023** assurent un retour à l'équilibre financier et le Théâtre antique avec ses 10 000 places est rempli à ras bord ce soir pour Carmen de Bizet. Pari tenu le public est venu en masse à l'appel de l'opéra des opéras ! Les applaudissements ont été généreux mais pas bien longs au souvenir d'autres soirées en ces lieux. Comment expliquer ce demi succès ?

La conception de **Jean-Louis Grinda** est connue depuis Monaco et Toulouse. Cette proposition qui scénarise sur plusieurs plans la mise à mort de Carmen, le personnage chantant et une danseuse de flamenco, dans un dispositif scénique minimaliste a plutôt convaincu sur les scènes à l'Italienne. Moi-même à Toulouse, j'ai été conquis par ce choix radical. Il se trouve que ce n'est pas ce que le public d'Orange attendait. Et je fais partie de ceux qui sont restés sur leur faim. Le dispositif scénique fait de deux quarts de conques paraît sur la large scène du Théâtre Antique bien trop discret car trop central tout en paraissant bien lourd pour ceux qui les mobilisent. Les costumes sont très beaux mais un peu « collet monté ». Les lumières sont subtiles mais trop sombres pour le public éloigné aux acte deux et trois. Les ombres portées sur les éléments de décors sont par contre toujours très réussies.

Orange 2023...

Une Carmen trop polie

La Flamenca, **Irene Olvera** est sensationnelle, pourtant comme petite sœur de Carmen (Irene a 15 ans) elle paraît une silhouette trop fragile sur l'immense plateau d'Orange. Et surtout ce seul élément authentiquement sévillan est bien trop discret même si chacune de ses danses est un moment de pure grâce. Car en effet c'est là que le bât blesse à Orange en plein air dans l'air chaud d'un été au ciel étoilé, l'Espagne est attendue plus franchement, il y a comme un rendez-vous manqué. Les chœurs ont une belle présence et les tableaux sont souvent très beaux. Une Carmen sans Espagne scéniquement peut encore se colorer grâce à l'orchestre et un chef qui le souhaite. La cheffe **Clelia Caferio** a une gestuelle dynamique certes mais n'obtient pas de couleurs contrastées de l'Orchestre de Lyon. Les nuances également sont limitées à celles naturelles de la subtile orchestration de Bizet. Sans caractère particulier, l'orchestre participe de cette musicalité générique, polie et sans surprise bien éloignée de la vision d'une partition de Carmen originale voire révolutionnaire. Et la cheffe ne propose rien comme idées personnelles. Il ne reste plus de la latinité possible, que le côté des solistes.

La non plus rien de passionnel, de torride ou de désespéré. **La Carmen de Marie-Nicole Lemieux est engagée**, scéniquement elle bouge avec expressivité mais reste dans un « quant-à-soi » de bonne éducation. La voix est somptueuse de timbre, la conduite de la ligne vocale est subtile, la précision des vocalises et des trilles est aussi exemplaire que rare dans ce rôle. Vocalement elle est une grande Carmen. Le pathos de la scène des cartes n'est pas convainquant car excessif par rapport à une absence de soumission au destin dans les scènes suivantes. Marie-Nicole Lemieux a la voix et les qualités d'une belle Carmen qui semblent un peu sous employées ce soir. **Jean-François Borrás est un Don José intéressant**. La voix me semble

fatiguée probablement par la série de Mefistofele à Toulouse qui s'est achevée seulement il y quelques jours. Je l'avais trouvé plus épanoui et plus rayonnant dans le rôle de Faust alors. La voix est juvénile et le personnage un peu enfant irascible et violent. L'usage de la voix mixte et de la voix de tête pour la fin de l'air de la fleur sont du plus bel effet pour un personnage plus subtil et fragile que d'habitude. L'Escamillo d'**Ildebrando D'Archangelo** est un personnage trop sérieux et manque de brillant. En tous cas vocalement, il est plus basse que baryton et chante impeccablement. La Micaëla d'**Alexandra Marcellier** est un personnage volontaire. Sa voix corsée et large et un timbre ingrat n'en font pas une Micaëla vocalement assez séduisante. Frasquita, **Charlotte Despaux** et Mercedes, **Eleonore Pancrazi** ne sont pas très remarquables sauf la voix de Charlotte Despaux qui dans les ensembles est particulièrement présente.

Tous les petits rôles sont bien campés et bien chantants. Les chœurs sont très précis et ont une belle présence. Tout particulièrement la Maîtrise qui offre des moments plein d'émotions. La Flamenca de 15 ans, **Irene Olvera** en double de Carmen, mérite une mention toute particulière tant son talent est sidérant. A elle seule, elle peut évoquer l'Espagne malheureusement si absente ce soir. Bravo et merci à cette jeune artiste à l'avenir radieux.

Cette année ne sera pas placée sous le signe de l'exceptionnel
mais de la prudence, un seul opéra en une seule
représentation. Souhaitons qu'en 2024, le Théâtre Antique
retrouve plus d'audace.



CRITIQUE, opéra. ORANGE, Chorégies, le 8 juillet 2023. Georges BIZET (1838-1875) : Carmen, opéra-comique en quatre actes. Mise en scène : Jean-Louis Grinda ; Décors : Rudy Sabounghi ; Costumes : François Raybaud et Rudy Sabounghi ; Lumières : François Castaingt ; Chorégraphies : Eugène Andrin ; Vidéos : Gabriel Grinda ; Distribution : Carmen, Marie-Nicole Lemieux ; Don José, Jean-François Borrás ; Escamillo, Ildebrando D'Archangelo ; Micaela, Alexandra Marcellier ; Zuniga, Luc Bertin-Hugault ; Morales, Pierre Doyen ; Lilas Patia, Frank T'Hezan ; Frasquita, Charlotte Despaux ; Mercedes, Eleonore Pancrazi ; Le Dancaïre, Lionel Lhote ; Le Remendado, Jean Miannay ; La Flamenca Irene Olvera ; Chœurs de L'Opéra de Monte-Carlo (chef de chœur, Stefano Visconti) ; Chœur de l'Opéra Grand Avignon (chef de chœur, Aurora Marchand) ; Maitrise de l'Opéra Grand Avignon (direction, Goyon Pogemberg) ; Orchestre national de Lyon ; Direction : Clelia Cafiero. Photo : Philippe Gromelle / Chorégies d'Orange 2023

CRITIQUE, opéra. ANVERS, Opera Ballet Vlaanderen, le 4 juillet 2023. MOZART : Les Noces de Figaro. M. Höglund, B. Smiljanic, L. Ruiten, K. Karagedic... T. Goossens / M. Jacquot.

C'était à prévoir, le trublion belge **Tom Goossens** – à qui l'on doit déjà de surprenants traitements de "Don Giovanni" et "Cosi fan tutte" – n'allait pas clore sa Trilogie mozartienne de manière plus académique... c'est à nouveau la surprise qu'il crée à l'Opera Ballet Vlaanderen, où ces "Noces" ont été données à Gand (en juin) avant d'arriver à Anvers en cette fin juin/début juillet.

Cela commence fort avec le mélanges des idiomes, Marcellina et Bartolo s'exprimant en néerlandais, tandis que la scène du procès (donnée dans la version révisée par Gustav Mahler) est délivrée en allemand ! Du côté de la scénographie, c'est un décor en kit qu'a imaginé le scénographe Sammy Van den Heuvel ; sur un plancher incliné sont soigneusement alignés des éléments de décors, qui une fenêtre, qui une trappe, par lesquels arrive ou s'engouffre tel ou tel protagoniste. Dans le 4ème acte, des carrés de verdure – jusque-là dissimulés – font jour, l'une des belles idées d'un spectacle trépidant, inventif, drôle, parfois même poétique.

Pour ce qui est du **plateau vocal**, le baryton britannique

Bozidar Smiljanic campe un Figaro plein de finesse, tout en faisant preuve d'abattage et de prestance. Il possède un joli timbre de baryton-basse, manquant peut-être encore d'ampleur, mais se distinguant favorablement par son agilité et son excellente diction de la langue de Dante. La délicieuse soprano étasunienne **Maeve Höglund** s'avère une Susanna débordant de panache et de sensualité. Son timbre rond et fruité est idéal pour caractériser vocalement la soubrette espiègle et son grand air "Deh, vieni, non tardar" est admirablement délivré. Dans le rôle du Comte, le baryton canadien germano-turc **Kartal Karagedik** en impose scéniquement parlant, mais aussi vocalement avec sa voix particulièrement puissante. Elle sait cependant se faire également caressante dans ses tentatives de séduction de Susanna ainsi que dans son repentir final. La soprano néerlandaise **Lenneke Ruiten** (la Comtesse) convainc par les magnifiques piani du "Porgi amor" et du "Dove sono", quasi murmurés. Ses dons d'actrice confèrent au personnage une authentique gravité. Le Cherubino de la mezzo italienne **Anna Pennnisis** est irrésistible. L'actrice est littéralement diabolique dans sa composition d'adolescent assoiffé d'amour, obsédé, presque maniaque. Avec son timbre chaud et cuivré, son "Non so più" est vraiment haletant. L'actrice belge **Eva Van der Gucht** offre une Marcellina acariâtre à souhait (rôle ici non chanté), tandis que la jeune soprano italienne **Elisa Soster** n'a pas de mal à camper la fraîcheur de Barbarina. De bons éléments aussi du côté des comprimari masculins ; ainsi des truculents Bartolo et Antonio de **Stefaan Degand** (rôle confiés également à un acteur), et du parfait Don Basilio de **Daniel Arnaldos**.

Enfin, côté fosse, l'on relèvera tout d'abord la formidable prestation de **l'Orchestre symphonique de l'Opéra Ballet des Flandres**, répondant avec promptitude aux sollicitations de la jeune cheffe française **Marie Jacquot**. Sa direction conduit ses musiciens avec beaucoup de dynamisme et de sens théâtral, tout en restant discrète et attentive à toutes les inflexions des chanteurs. Bravo à ce jeune espoir féminin de la baguette !



CRITIQUE, opéra. ANVERS, Opera Ballet Vlaanderen, le 4 juillet 2023. MOZART : Les Noces de Figaro. M. Höglund, B. Smiljanic, L. Ruiten, K. Karagedic... **T. Goossens / M. Jacquot.** Photos © Annemie Augustijns

VIDÉO : Trailer des “Noces de Figaro” à l’Opéra Ballet des Flandres

**CRITIQUE, concert. UTAH
BEACH, le 8 juillet 2023.
PHILHARMONIE DE BADEN BADEN :
Dvorak, F. Joosten, D.
Probst, Gershwin. Concert des
60 ans du Traité de Élysée.
Heiko Mathias Forster,
direction.**

Le concert revêt d'abord une importance symbolique capitale. Sur le lieu même du débarquement, Utah Beach, devant l'entrée du musée qui contient la trace bouleversante des héros du 6 juin 1944, l'Orchestre Philharmonique de Baden Baden offre un programme qui souligne les 60 ans du Traité de l'Élysée et célèbre le courage et la fraternité.

Le courage c'est celui de **John Steele**, parachutiste dont le saut l'achemine jusqu'au toit de l'église de Sainte-Mère l'église ; perché, empêtré, le héros du débarquement s'en sortira, mais sourd à cause des cloches de l'église. Combien d'autres soldats parachutés depuis les airs sur le Cotentin [inondé pour partie par les allemands] ont donné leur vie pour

que réussisse le Débarquement sur les plages normandes. Dans « ***Emerged from nothingness*** », ainsi joué en première mondiale, **Fabian Joosten**, jeune compositeur en délivre un portrait foisonnant, d'une imaginaire dense et cinématographique, qui en création ce soir, édifie le plus bel hommage et même l'apothéose du jeune allié aéroporté. Le solo du premier violon **Yasushi Ideue** incarne avec brio et élégance le profil du jeune combattant martyr. Son violon idéalement articulé, sensible, offre une brillante guirlande lyrique au courage du jeune soldat.

Première à UTHA BEACH

La Philharmonie de Baden Baden est le premier orchestre allemand à jouer sur les plages du Débarquement

Sur l'esplanade du musée, le programme se poursuit en présence des **Maires de Baden Baden et de Sainte Marie du Mont** dont les discours respectifs, en préambule au concert, soulignent les valeurs que l'on célèbre ce soir : l'honneur des combattants dont la ténacité a percé le mur Atlantique, amorçant la libération de l'Europe occupée par les nazis.

En début de soirée l'Orchestre a pu se chauffer avec les deux hymnes nationaux français et allemand puis celui européen qui est le produit de leur rapprochement exemplaire. Le dernier mouvement de **la 9ème de Dvorak**, symphonie du « Nouveau Monde » offre ensuite un formidable lever de rideau qui souligne d'emblée la nationalité des alliés qui ont sauvé l'Europe. L'énergie et le contrôle du chef **Heiko Mathias Förster** assure la réussite globale de ce concert mémorable dont les

conditions en plein air faisait craindre qu'il soit annulé en raison d'une météo premièrement adverse. C'est un contraire une percée bleutée, immaculée et les derniers rayons du soleil couchant, qui ont accompagné les instrumentistes dans l'exercice toujours périlleux d'un concert à ciel ouvert.

Ensuite le directeur musical du Philharmonique de Baden Baden joue une pièce qu'il connaît bien pour l'avoir dirigée il y a presque 15 ans : »***l'île de lumière*** », ballade en 7 séquences [1994], de **Dominique Probst** qui l'a dédicacée à son frère aîné, le chef Jean-Claude Casadesus. De fait, la partition est le fruit d'une commande de l'Orchestre national de Lille fondé par Jean-Claude Casadesus ; contrastée et poétique, elle évoque en filigrane les souvenirs familiaux vécus sur l'île de Ré. Célébration de la nature, partition d'essence impressionniste, l'œuvre collectionne des épisodes aux contrastes saisissants, tous traversés par la lumière miroitante du bord de mer ; l'air, l'eau et même les parfums d'une enfance heureuse, s'y mêlent, affleurent ou jaillissent ; produisant une écriture elle aussi dramatique, souvent tournée vers l'ombre et le mystère quand elle ne s'enivre pas d'un goût sûr, rayonnant, pour le jeu et l'humour, violon solo à l'appui [dans l'esprit du jazz le mieux improvisé, avec l'aplomb élégantissime du même violon solo, Yasushi Ideue] et sur les rythmes chaloupés swingués, jalonnés par le marimba et le vibraphone. Comme traversée par les éléments complices qui persistent dans le souvenir, la partition exprime la présence de paysages ouverts et changeants [I. « Perspective resplendissante des baleines »] filtrés par une mémoire active et colorée ; riche en caractères et climats, parfois sombres [début], hyperactifs et syncopés [VI : en bateau sur le « Fier » d'Ars]. Elle n'écarte ni jubilation de l'instant ni l'hédonisme sonore. Finement architecturé, le cycle offre à l'Orchestre un festival de seynettes ciselées, où le choix de timbres personnels accentue ce passage de l'intime au poétique. La nomenclature dit assez ce souci du timbre et de la suggestivité : paire de galets, glockenspiel, arbre à

pluie, machine à vent ; c'est un régal pour le chef et les instrumentistes, prêts à défendre les proportions ténues d'une partition qui se révèle ce soir dans tous ses scintillements sonores malgré les contraintes du plein air.

Quelle heureuse conclusion que de jouer **Un américain à Paris de Gershwin**, claire hommage aux alliés salvateurs et dans un esprit léger, subtil, grâce à une orchestration agile facétieuse, aux éclairs poétiques ravéliens. A la fois narratifs et pétillants, les instrumentistes, cordes, bois et vents brillent et se répondent, portés par le geste précis et fédérateur de Heiko Mathias Forster. **Arndt Joosten**, directeur de la Philharmonie de Baden Baden, souligne non sans justesse combien cette soirée couronne plusieurs années de préparation, en coopération avec **Sylvie Clopet** de l'agence Toccata-Europe, seconde cheville ouvrière de cet événement musical. Rappelons que la Philharmonie de Baden Baden est le premier orchestre allemand à jouer sur les plages du Débarquement.

En traduisant les propos du Maire de Baden Baden, **Arndt Joosten** précisait justement combien au delà des discours et des mots, la musique langage universel concourrait au rapprochement des peuples, furent-ils adversaires farouches dans le passé. Alors que résonnent les bombes russes en Ukraine, ce concert pour la fraternité et la paix, qui souligne l'œuvre réparatrice du chant orchestral, ne peut susciter que l'adhésion.



Arndt Joosten (avec le micro), directeur de la Philharmonie de Baden Baden et le compositeur Dominique Probst, avant l'audition de L'Île de Lumière (© CLASSIQUENEWS 2023)

CRITIQUE, concert. UTAH BEACH (Cotentin), le 8 juillet 2023. DVORAK, F. JOOSTEN, D. PROBST, GERSHWIN. Philharmonie de BADEN BADEN. Heiko Mathias Förster, direction.

Approfondir

JOHN STEELE, immortalisé par le film LE JOUR LE PLUS LONG... le Sauveur légendaire de Sainte-Marie l'église (6 juin 1944) – la véritable histoire (2019)

CRITIQUE, concert. COMPIEGNE,

le 7 juillet 2023. JANACEK, SAINT-SAËNS, ESCAICH, F. JOOSTEN, SMETANA. Festival des forêts 2023. Philharmonie de Baden Baden / Heiko Mathias Förster, direction.

La Philharmonie de Baden Baden a depuis toujours favorisé une active francophilie en particulier en créant des liens visionnaires avec Berlioz, lequel dès 1858, vantait les délices d'une ville écrivain, idéale pour la composition. En outre la culture française devait encore s'affirmer en 1862, quand la célèbre mezzo Pauline Viardot s'installait à « Bade », participant même à la création de Béatrice et Bénédict [9 et 11 août 1862] avec l'Orchestre Philharmonique sous la baguette d'Hector lui-même, pour l'inauguration du nouveau Théâtre de Baden Baden. Déjà un symbole fort du rapprochement des cultures française et germanique.

Théâtre Impérial de Compiègne La Philharmonie de Baden Baden invitée du Festival des Forêts

Il était donc légitime que la Philharmonie de Baden Baden participe aux célébrations du 60^{ème} anniversaire du Traité de l'Élysée qui favorise l'amitié franco-allemande. En particulier lors de ce concert au Théâtre Impérial de Compiègne où dans le cadre du Festival des Forêts, l'Orchestre

allemand proposait un programme tout à fait adapté à la thématique pastorale et sylvestre de l'événement compiégnois (intitulé « **Légendes des forêts** »).

Au programme, défi orchestral dès le début, la Suite en 2 mouvements, rarement jouée, déduite de l'opéra « La petite renarde rusée » de **Janacek** ; immersion immédiate dans la riche texture d'un orchestre foisonnant, miroitant même, claire expression de la Renarde ; l'opéra le plus bouleversant de Janacek opère une sublimation de l'animal, véritable héros d'une fable musicale qui touche à l'universel, intégré dans le vaste cycle de la Nature éternelle. L'activité de l'orchestre exprime la pensée même de l'animal. Bois et vents fruités, insolents ; cuivres brillants, cinglant, très caractérisés...

l'Orchestre fait valoir immédiatement d'indiscutables arguments. Le chef saisit l'architecture, le sens et la direction comme l'efflorescence de timbres et de couleurs que l'on retrouvera en fin de parcours dans le formidable extrait de « la Moldau » de Smetana.

Riche et généreux comme on savait les composer au XIXème, le programme à Compiègne met aussi en avant la personnalité du violoncelliste russe **Lev Sivkov**, dont la faculté d'incarnation dans une palette très riche de nuances, de tenues de note, s'impose d'emblée dans l'exceptionnel **2ème Concerto de Saint-Saëns**. Sur le tapis hautement raffiné que lui réserve l'Orchestre, le formidable soliste séduit, captive peu à peu dans l'énoncé des 2 thèmes principaux du mouvement I, dont il fait un festival de virtuosité assumée, totalement filtrée par son imaginaire décuplé, libéré, entre passion et finesse sidérante, cumulant des phrasés musicalement proches du sublime (!)

Aussi passionné qu'accessible, le violoncelliste nous dit sa passion pour Saint-Saëns ; en particulier son admiration pour le génie du Français dans l'art de construire l'un des concertos pour violoncelle les mieux structurés (avec celui de Tchaikovsky).

Français au programme de ce soir, **Thierry Escaich** dont l'Orchestre allemand réussit la création française de l'ouverture « **ritual opening** » inspiré du matériau mélodique et harmonique de son opéra « **Shirine** » ; La partition plonge dans un univers contrasté, lui aussi suractif où percent les dards, affûtés, presque menaçants des cuivres à l'affût ; chef et instrumentistes réalisent cette transe progressive dans un climat intranquille et fiévreux jusqu'au climax final, libératoire.

« **Le grand frêne** » présentée en création française (Mouvement III de la Fantaisie pour violon) est d'une écriture tout autant narrative, non moins élaborée par son auteur **Fabian Joosten** qui met en avant surtout le solo du premier violon de l'Orchestre [**Yasushi Ideue**, ardent et d'une flamme précise, intense sachant soigner le caractère lyrique de la pièce].

Le dernier **Smetana** (**La Maldau**, 2ème mouvement de Ma Patrie) illustre parfaitement la thématique pastorale du programme ; l'essor fluvial du sujet dans ses excroissances et rebonds permanents d'un pupitre à l'autre, sa liquidité subtile ensorcelante, dès le début entre les deux flûtes qui se passent le thème initial dans une fluidité dialoguée, se dévoilent totalement délectables... Les instrumentistes retrouvent cette opulence sonore, et cette vivacité du geste déjà constaté dans le Janacek initial. L'Orchestre redouble d'intentions expressives dans un tempo plus rapide qu'à l'accoutumée mais dont le fil organique n'est jamais rompu. La mise en place, la lisibilité contrapuntique, la gestion du souffle, le choix des respirations, l'éclat des timbres de surcroît magnifiés par la superbe acoustique du théâtre (à la fois détaillée et analytique), sont particulièrement convaincants, d'autant plus dans un programme aussi éclectique. Une grande soirée de fraternité internationale, célébrant la Nature dans le cadre d'un festival des plus écologiques et durables : voilà un bien beau symbole.

CRITIQUE, concert. COMPIEGNE, le 7 juillet 2023. JANACEK, SAINT-SAËNS, ESCAICH, F. JOOSTEN, SMETANA. Festival des forêts 2023. Philharmonie de Baden Baden / Heiko Mathias Förster, direction.

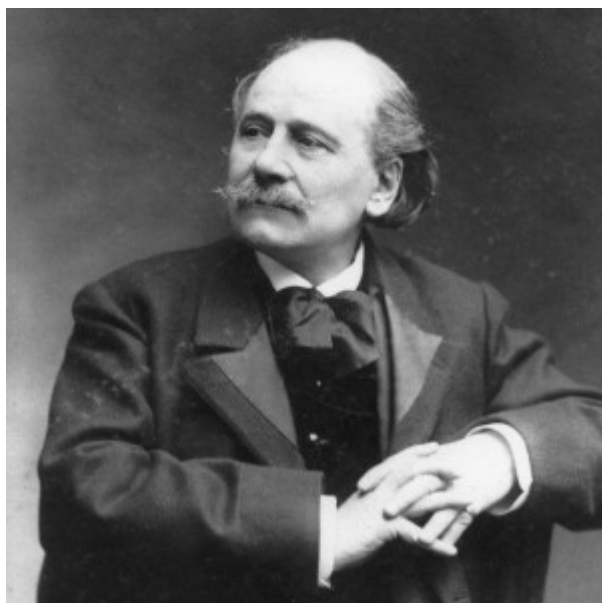
AGENDA :

Lev Sivkov est à l'affiche du Festival des Forêts, mar 11 juillet 2023, 20h30, dans un récital Schubert, Debussy, Borodine (avec Nikita Mndoyants, piano) ; plus d'infos ici : <https://festivaldesforets.fr/evenement/sonate-arpeggione/>

CRITIQUE, opéra. THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES, Paris, le 4 juillet 2023. MASSENET : Grisélidis (version de concert).

Entendre deux raretés lyriques absolues au TCE à seulement

deux semaines d'intervalle permet de mesurer la chance du mélomane curieux à Paris, qui sait pouvoir profiter de l'investissement constant des équipes du **Palazzetto Bru Zane (PBZ)** en la matière, depuis plus de dix ans. Après le tempérament volcanique de Louise Bertin révélé dans Fausto, voilà peu ([https://www.classiquenews.com/c](https://www.classiquenews.com/critique-opera-theatre-des-champs-elysees-paris-le-20-juin-2023-bertin-fausto-les-talens-lyriques-ch-rousset-version-de-concert/)



[ritique-opera-theatre-des-champs-elysees-paris-le-20-juin-2023-bertin-fausto-les-talens-lyriques-ch-rousset-version-de-concert/](https://www.classiquenews.com/critique-opera-theatre-des-champs-elysees-paris-le-20-juin-2023-bertin-fausto-les-talens-lyriques-ch-rousset-version-de-concert/)), place aux délices raffinés de Massenet, autour de sa fantaisie médiévale « **Grisélidis** » (1901). Comme à l'habitude, ces différents concerts seront à retrouver dans l'élégante et passionnante collection des livres-diques «Opéra français» du PBZ, aux côtés notamment de **Thérèse** : <https://www.classiquenews.com/cd-massenet-therese-gubischdupouycastronovo-altinoglu2012/> et du **Mage** <https://www.classiquenews.com/cd-massenet-le-mage-campellone-2012/>, du même **Jules Massenet**.

Avec *Grisélidis*, Massenet surprend par un opéra-comique ramassé en deux heures de musique, qui dévoile toute la palette très variée de son inspiration. La muse de Massenet se joue d'un livret rocambolique, ici augmenté de l'apport tragi-comique du Diable, qui reprend l'histoire alors bien connue d'un mari jaloux invariablement convaincu de l'infidélité de son épouse. Si le début de l'opéra commence par les effluves soyeuses d'une orchestration éthérée aux vents, il est rapidement suivi par le lyrisme ardent de l'hymne à la beauté de l'héroïne, entonné par son promis Alain. Les élans pieux de *Grisélidis* reprennent ensuite cette musique franche et poignante, à l'opposé des vignettes musicales mouvantes (proches du pointillisme) préférées pour

accompagner les autres rôles sérieux, notamment celui du Marquis et de la servante Bertrade. Le contraste n'en est que plus grand avec le style piquant et dansant qui anime les apparitions du Diable et de sa femme, apportant une truculence savoureuse tout du long. Les dialogues un peu datés, tout comme les références religieuses appuyées, prêtent parfois à sourire, mais permettent paradoxalement de prendre de la distance avec l'apologie conservatrice du statut de l'épouse au début du XXème siècle, nécessairement soumise à la toute puissance de son mari.

La soirée est portée par **un plateau vocal parmi les plus réjouissants** du moment, à quelques infimes réserves près. Ainsi de **Vannina Santoni** (Grisélidis), dont la précision technique impressionne jusque dans les parties les plus ardues, même si son style un rien précautionneux explique, aussi, ses limites au niveau interprétatif. On aimerait ainsi une intention un peu plus mordante par endroits pour nous arracher cette émotion qui doit poindre, notamment lors de sa splendide prière au début du III. Quoi qu'il en soit, la soprano française assure l'essentiel, portée par un timbre séduisant, sans parler de la souplesse de son émission.

On aime aussi la clarté d'élocution aérienne **Julien Dran**, d'une justesse dramatique toujours aussi éloquente, de même que le solide **Thomas Dolié** (Le Marquis), à la diction idéale dans ce rôle. Mais c'est peut-être plus encore le désopilant **Tassis Christoyannis** qui fait valoir un inattendu tempérament comique en Diable, très incarné ici, jusque dans les accentuations et les mimiques visuelles. Outre les chœurs bien préparés, les seconds rôles assurent leur partie de manière superlative, notamment la voix charnue d'**Adèle Charvet** (Bertrade), d'une belle résonance d'émission.

Quel plaisir, aussi, de retrouver un spécialiste de Massenet aussi attentionné que **Jean-Marie Zeitouni** à la tête de l'excellent **Orchestre de l'Opéra national Montpellier Occitanie** : le chef québécois, régulièrement invité à Nancy et

Montpellier, démontre une fois encore tout le bien que l'on pense de lui, à force d'équilibre avec le plateau et d'allégement de la masse orchestrale, au service d'une interprétation musicale d'une grande expressivité.

CRITIQUE, opéra. THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES, Paris, le 4 juillet 2023. MASSENET : Grisélidis. Vannina Santoni (Grisélidis), Julien Dran (Alain), Thomas Dolié (Le Marquis), Tassis Christoyannis (Le Diable), Antoinette Dennefeld (Fiamina), Adèle Charvet (Bertrade), Thibault de Damas (Le Prieur), Adrien Fournaison (Gondebaut), Chœur et Orchestre de l'Opéra national Montpellier Occitanie, Noëlle Gény (chef de chœur), Jean-Marie Zeitouni (direction).

CRITIQUE, Opéra, TOULOUSE, Théâtre du Capitole, le 30 juin 2023. BOITO, Mefistofele. Courjal, Borrás, Isotton, Chœurs et Orch. Nat. Capitole. Grinda /Angelico

C'est une nouvelle production qui met toute la maison Capitole en ébullition et qui convainc un public nombreux. Ce Mefistofele de Boïto est un véritable chef d'œuvre à condition de lui en donner les moyens.

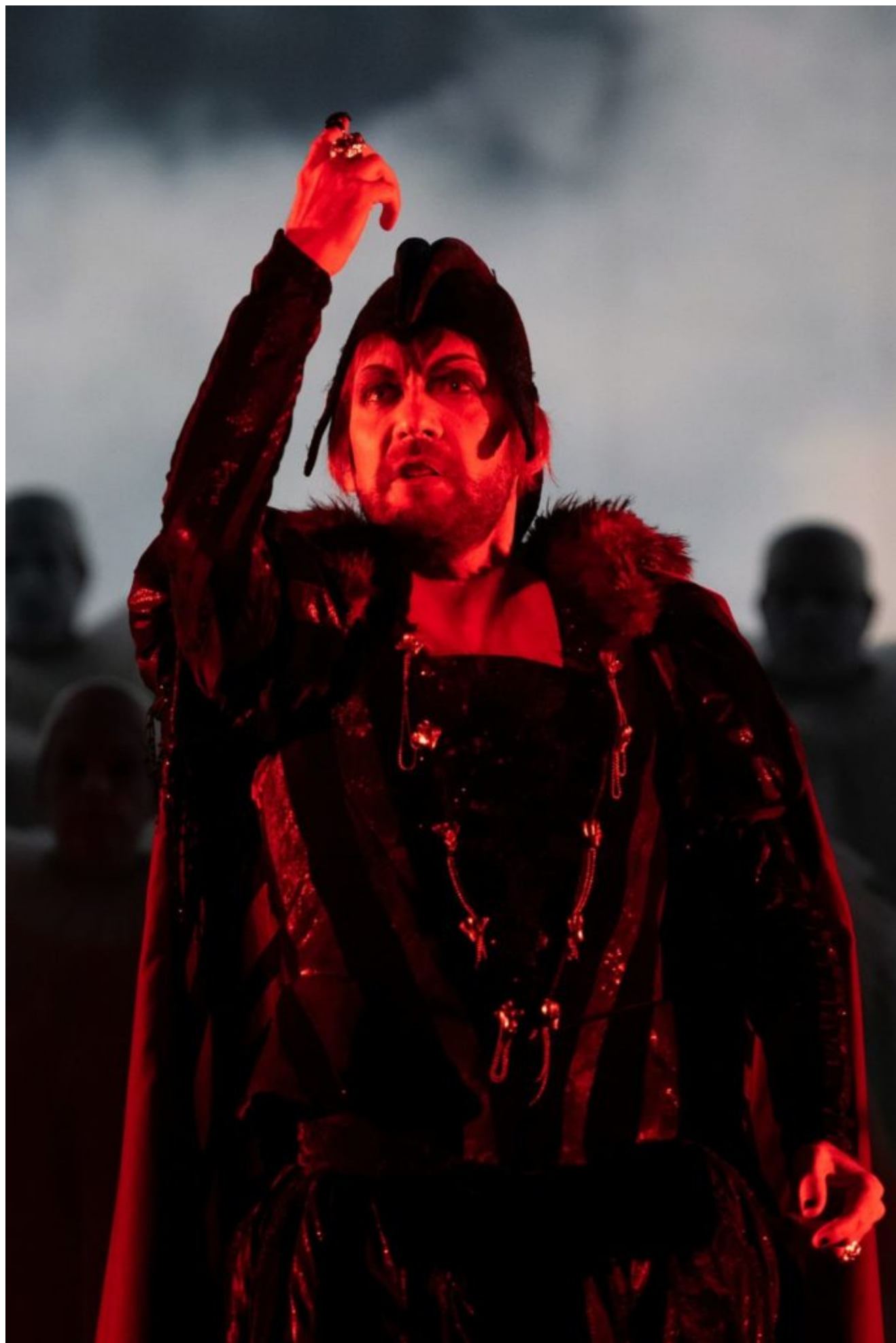
Décors, costumes, vidéos, chœurs, maîtrise, orchestre... tout est au diapason d'une distribution superlative et d'un chef capable de révéler ce joyau orchestral et choral. Nous avons eu la chance de déguster une production semblable au **Théâtre Antique d'Orange en 2018. Jean Louis Grinda** garde sa vision large et musicale de la mise en scène. Il l'adapte aux dimensions plus modeste du Capitole en privilégiant des vidéos de toute beauté qui dilatent l'espace. Il s'adapte également à sa nouvelle distribution. Tout fonctionne à merveille, le kaléidoscope séduit et les moments variés, du tragique, du comique, du grandiose ou des lieux d'intimité, tout se déploie pour le plus grand plaisir du public.

Sensationnelle fin de saison au Capitole Mefistofele de Boïto Un joyau orchestral et choral

Le travail d'équipe est très approfondi. Citons-les tous : **Laurent Castaingt** pour les décors et les lumières, les costumes sont de **Buki Shiff** et les vidéos (admirables) d'**Arnaud Pottier**. Dans la fosse, dès les premiers accords, la

mise en espace et la tension spatiale se construisent et la beauté sonore nous envoûte totalement. Sous la direction ample de **Francesco Angelico**, l'Orchestre du Capitole restera cet étalon de beauté sonore qu'il partage avec les voix des chanteurs et des chœurs. L'hédonisme contagieux est généralisé, il ne nuit jamais à la dramaturgie. L'orchestre est déterminant pour permettre aux divers tableaux de s'enrichir mutuellement, d'avantage que de s'opposer en leurs variétés trop éloignées. **Nathalie Stutzmann** à Orange dans sa direction avait eu cette qualité indispensable, **Francesco Angelico** sans avoir toute la souplesse féline de sa devancière tient très fermement les rênes et obtient des nuances très creusées, des couleurs chatoyantes et des phrasés proches de l'idéal belcantiste.

Les chanteurs sont soutenus et peuvent distiller des émotions très puissantes dans leur chant. **Jean-Louis Grinda** construit des tableaux de toute beauté. Ainsi le premier tableau des nuées mobiles révèle les chœurs massifs des anges. La magie du vent à Orange n'a pas fonctionné pour animer les voiles des costumes sur une scène fermée. Les anges et même les chérubins sont hiératiques et immobiles, devenant impassibles et pesants. On devine que les voilages angéliques blancs sont lourds. Cela donne une impression de messe d'ennui. Quand Méphisto se révèle, enfin un peu de vie arrive malgré la lourdeur et l'emphase de ses manières. Le contraste avec la scène de foule qui suit est total. Les costumes les plus colorés possibles, dans des styles des plus variés avec des mouvements virevoltants, permettent au chœur d'exulter. Après ce premier choc visuel les autres contrastes seront plus subtilement réalisés.



Nicolas Courjal a la voix de basse idéale pour le rôle. En ce sens il réussit sa prise de rôle. C'est scéniquement qu'il ne sait pas encore donner au personnage sa sauvage épaisseur, sa noirceur, sa violence si séduisante. Je sais pour l'avoir vu en Hundig à Marseille de quelle violence noire, il est capable. Il hésite par moments entre humour et terreur et cela ne fonctionne pas très bien.



Le Faust de François Borrás est vocalement idéal de lumière, d'ardeur, d'engagement. Sa voix est d'une beauté renversante. Margherita le rejoint sur le plan de la beauté vocale avec un long soprano pulpeux, capable de nuances subtiles, de couleurs mordorées, de phrasés admirablement émouvants.

Chiara Isotton est l'incarnation de la souffrance morale et son chant nous atteint droit au cœur. Dans la fin de leur duo « lontan, lontan », la fusion des timbres, dans une nuance piano, d'une infinie délicatesse, tient du miracle. Bien évidemment, **Béatrice Uria-Monzon**, en Hélène de Troie, incarne à la perfection la beauté sculpturale et digne d'une déesse. Les pièges de la beauté classique avec sa robe de lamé d'or dessinée pour elle et qu'elle porte à ravir s'évanouissent. **Marie-Ange Todorovich** a des interventions limitées mais son personnage de Marta est profondément théâtral et sa Pantalís est vocalement inoubliable tant elle est opulente. **Andrés Sulbarán** dans ses deux petits rôles s'impose vocalement et scéniquement. Il n'est pas possible de réussir une représentation de Mefistofele sans un chœur somptueux. Le travail de **Gabriel Bourgoín** chef du chœur du Capitole comme de la Maîtrise est récompensé par un engagement fulgurant de toute sa troupe et des supplémentaires venus en nombre. Les parties chorales sont toutes grandioses. Mefistofele fait une entrée puissante au répertoire du Capitole. Merci à **Christophe Ghristi** pour cette production et toute sa saison d'ailleurs.

LIRE aussi notre présentation de la nouvelle saison lyrique du Capitole 2023 – 2024 (« l'invitation au voyage »), avec les succès rencontrés en cours de saison précédente ; ce Mephisto en fait partie :

<https://www.classiquenews.com/toulouse-opera-national-du-capitole-linvitation-au-voyage-nouvelle-saison-2023-2024-presentation-et-selection/>



PLUS de PHOTOS © Mirco Maglioca, ici :

<https://www.facebook.com/photo?fbid=612257990998169&set=pcb.612258424331459>

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Théâtre National du Capitole, le 30 juin 2023. Arrigo BOÏTO (1842-1918) : Mefistofele version 1875. Mise en scène : Jean-Louis Grinda ; Collaboration artistique : Vanessa d'Ayral de Sérignac ; Décors et lumières : Laurent Castaingt ; Costumes : Buki Shiff ; Vidéos : Arnaud Pottier ; Distribution : Nicolas Courjal, Mefistofele ; Jean-François Borrás, Faust ; Chiara Isotton, Margherita ; Béatrice Uria-Monzon , Hélène ; Marie-Ange Todorovitch, Marta, Pantalís ; Andrés Sulbarán, Wagner, Nereo ; Chœurs du Capitole et Maitrise du Capitole (direction : Gabriel Bourgoïn) ; Orchestre National du Capitole ; Francesco Angelico, direction.



Théâtre National du Capitole de Toulouse : portrait d'Arrigo Boïto en vidéo : 2mn29.

MEFISTOFELE : entretien avec Nicolas Courjal (4mn10)

CRITIQUE, ballet. MONACO, Grimaldi Forum, le 30 juin 2023. STRAVINSKY : Créations d'après "Pulcinella" et "L'Oiseau de feu" par Jeroen VERBRUGGEN & Goyo MONTERO et Les Ballets de Monte-Carlo /

Dans le cadre des Festivités de l'ÉTÉ DANSE des

Ballets de Monte-Carlo, après un Gala de l'Académie Princesse Grace qui s'est tenu les 23 et 24 juin à la Salle Garnier, les Ballets de Monte-Carlo (BMC) se produisaient dans pas moins de deux créations (au Grimaldi Forum), toutes deux d'après des ballets d'Igor Stravinsky, "Pulcinella" (ré-intitulé "Les Nuls") dans une chorégraphie du belge (flamand) Jeroen Verbruggen ; et "L'Oiseau de Feu" (renommé "Firebird") dans une mise en pas confiée à l'espagnol Goyo Montero. On ne peut imaginer deux univers aussi dissemblables, les excellents danseurs des BMC se glissant avec autant d'aisance – comme on pouvait l'attendre d'une compagnie à la santé insolente et explosant de jeunesse – dans l'univers transgressif et déjanté du premier comme dans les volutes néo-classique du second.

Jeroen Verbruggen s'est construit à Monaco, où il a été danseur pendant dix ans dans la compagnie monégasque, poursuivant ensuite sa collaboration avec **Jean-Christophe Maillot** en tant que chorégraphe invité, comme c'est le cas ce soir – après "L'Enfant et les sortilèges" en 2016 ou "Massacre" l'année d'après. Dans ses notes d'intention, le chorégraphe nous explique que "Pulcinella revêt une dimension universelle. Il montre comment le monde fonctionne, depuis la naissance qui nous rend inégaux, jusqu'à la mort qui nous réunit tous : « *Mon ballet donne de la valeur à ces gens méprisés, à ces "Nuls" qui ont bien souvent une longueur d'avance sur les autres* ». Cela se traduit par des danseurs transformés en "Elephant men & women", aux corps disgracieux et bouffis, grâce à de multiples couches de coussinets rembourrés. La scénographie de **Wolfgang Menardi** est ici prévalente, prenant le pas sur le geste dansé, au travers

d'une multiplication des artefacts (tels ces micros que les danseurs arborent dans la bouche... après avoir figuré leur sexe en érection !). Pour le reste, on reste assez admiratif de l'énergie dépensée, quand bien même souvent en vain, au rythme d'une musique parfois assourdissante qui heurte l'oreille plutôt que de la séduire, mais là aussi c'est l'effet recherché !



Changement radical d'univers avec **Goyo Montero**, avec une troupe doublée (30 danseurs contre 15) par rapport à la première partie, mais surtout un univers dépouillé dans lequel le geste retrouve une grâce dont la première pièce était dépourvue. Les longs voiles aux reflets métalliques sont magnifiés par les lumières de **Samuel Thery**, entre lesquels se faufilent deux communautés antagoniques, celle minoritaire des "explorateurs" (8 danseurs) et celle de la "tribu" (22

danseurs), chacune étant dirigée par un(e) chef(fe) : **Cristian Assis** est ici Ivan, chef des explorateurs et **Anna Blackwell** est ici en charge de la Tribu (alias L'Oiseau de feu). Les premiers sont vêtus comme des processionnaires pendant la Semaine Sainte en Espagne, tandis que des justaucorps sous forme de peaux translucides habillent la "Tribu". On goûte avec plaisir à la gestique ondulante et parfois sauvage du chorégraphe madrilène, comme une houle de corps soudés dont tel ou tel se détache pour s'échapper, pour mieux se refondre dans le sein maternel du groupe, à l'instar de l'Oiseau de feu, cette « semence de la vie qui reviendra toujours quand nous en aurons fini avec nous-mêmes et que nous aurons tout détruit autour de nous ». Plutôt classique dans ses goûts, le public monégasque adresse des applaudissements aussi timides que polis à l'endroit de la première pièce, comme il éclate en hourras et *bravi* pour la seconde !...

Les festivités se poursuivront avec l'une des pièces-phares du vaste corpus de Jean-Claude Maillot, "*Cendrillon*", qui sera interprétée par les BMC les 18, 19, 20 juillet dans le sublime écrin de la **Salle Garnier**, puis la troupe s'envolera vers le non moins sublime *Gran Teatre del Liceu* de Barcelone pour y performer *COPPEL-I.A*, là aussi une chorégraphie parmi les plus fameuses du directeur des BMC !



CRITIQUE, ballet. MONACO, Grimaldi Forum, le 30 juin 2023.
STRAVINSKY : deux Créations d'après "Pulcinella" et "L'Oiseau
de feu". Les Ballets de Monte-Carlo / Jeroen Verbruggen / Goyo
Montero. Photos © Alice Blangero

**CRITIQUE, festival. 43ème
festival « Montpellier Danse**

» . MONTPELLIER, Studio Bagouet, le 2 juillet 2023. « A bras-le-corps » par Boris CHARMATZ et Dimitri CHAMBLAS

Il y a des œuvres qui traversent les décennies sans prendre une ride, et « *À bras-le-corps* » en est la preuve éclatante. Présenté dans le cadre du 43^e festival Montpellier Danse, le mythique duo de Boris Charmatz et Dimitri Chamblas a offert au public du Théâtre de l'Agora une leçon magistrale de ce que peut être la danse quand elle se fait combat, amitié et confession intime. Ce spectacle, créé en 1993 alors que ses interprètes avaient à peine 17 et 19 ans, est depuis devenu une pièce culte de la « *nouvelle danse* » française, inscrite au répertoire du Ballet de l'Opéra de Paris. Mais le voir renaître trente ans plus tard, porté par les corps aujourd'hui matures de ses créateurs, relève d'une véritable expérience sensorielle et émotionnelle.

« À bras-le-corps » : trente ans après, le choc des corps reste intact

Sur l'espace en carré de **Studio Baouet**, les spectateurs sont placés au plus près des deux interprètes. On pourrait presque toucher le *ring* improvisé sur lequel ces deux hommes vont

s'affronter et s'aimer. Cette intimité forcée supprime toute frontière et toute échappatoire. On n'est pas spectateur d'un spectacle, on est témoin d'un pacte, d'un dialogue physique aussi brutal que poétique. La puissance de l'œuvre réside dans cette évidence : ce n'est pas une reprise nostalgique, c'est une réinvention permanente, une confrontation avec le temps qui passe, avec les corps qui changent. Charmatz et Chamblas n'ignorent pas les fragilités que l'âge ajoute à leur duel de titans, ils les exposent, les intègrent, et c'est ce qui rend la performance si bouleversante.



Portés par les *Caprices* de Paganini, les deux acolytes déploient une énergie phénoménale. On assiste à une escalade de prises, de luttes, de chutes, un véritable *fighting dance* où se mêlent la virilité brute, l'ironie et une complicité fraternelle indéfectible. Les gestes sont ciselés, sauts, torsions, empoignades, tout semble à la fois millimétré et jailli de l'instant. Mais ce qui saisit le plus, c'est l'humanité qui se dégage de l'épuisement. On voit la fatigue,

les corps qui s'essoufflent, la peau qui rougit. Ils ne se cachent pas, ils dansent la vérité de leur âge, la transforment en résistance.

À *bras-le-corps* est un manifeste sur l'amitié et la transmission. Au-delà du choc visuel, la pièce laisse un sentiment de plénitude, presque de catharsis. Les deux danseurs, exténués mais complices, finissent assis côte à côte. Le public prend alors conscience d'avoir assisté à un moment d'histoire, à la célébration d'un lien que le temps n'a fait que renforcer. Un grand moment d'émotion collective pour cette **43e édition de Montpellier Danse**, qui confirme que certaines œuvres deviennent immortelles parce qu'elles sont, simplement, humaines.



CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ».
MONTPELLIER, Studio Bagouet, le 2 juillet 2023. « A bras-le-
corps » par Boris CHARMATZ et Dimitri CHAMBLAS. Crédit
photographique (c) Maximilian Pramatarov

CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ». MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2023. « Palermo, Palermo » par Pina BAUSCH

Dans le vaste vaisseau de granit rose qu'est l'Opéra Berlioz de Montpellier, le 1er juillet 2023, le 43e festival Montpellier Danse a vécu l'un des moments les plus forts de sa nouvelle édition en accueillant la reprise tant attendue de *Palermo, Palermo* de Pina Bausch, dont l'imposante scénographie est constituée d'un immense mur de briques, massif et menaçant, qui occupait toute la scène. Puis, lentement, presque imperceptiblement, il se mit à vibrer, avant de s'effondrer dans un

fracas sourd, libérant un nuage de poussière qui envahit la salle. Ce geste inaugural, d'une puissance visuelle inouïe, n'a pas fini de hanter les esprits.

Beaucoup ont vu, dans ce mur qui tombait, l'écho de celui de Berlin, dont la chute, la même année, résonnait comme une prémonition. Mais **Pina Bausch** et son scénographe **Peter Pabst**, visionnaires, parlaient déjà des « *murs invisibles* », ceux qui se dressent dans nos têtes, entre les êtres, dans les villes. Ce cataclysme scénique ne fut pas un symbole politique, mais l'ouverture d'un espace de possibles, une métaphore puissante de notre fragilité collective, un « anti-décor » qui engendra une dramaturgie inédite.

Lorsque le nuage de poussière se dissipa, ce ne fut pas la fin, mais un commencement. Le plateau, jonché de gravats, de sable rose et de détritrus, devint un terrain de jeu et de survie pour les vingt-deux interprètes. Ce paysage post-apocalyptique, d'une beauté âpre, était le théâtre de leurs existences. Chaque danseur avançait, semblait-il, avec sa propre histoire, ses blessures et ses élans, comme des rescapés d'un monde en ruine. Ce que Pina Bausch nous offrait là, c'était une fresque de l'intime, où la beauté, la tendresse et l'absurde côtoyaient la violence et une profonde détresse.



Car la pièce, dans sa structure fragmentée, tient moins du récit linéaire que d'un kaléidoscope d'émotions. Sur un tapis de gravats, se succèdent des saynètes d'une rare intensité. On rit et on est bouleversé par la performance d'une danseuse historique, **Julie Shanahan**, qui, hystérique et inondée de tomates, implore qu'on la prenne dans ses bras. La même image

obsédante revient : celle du désir d'amour, d'un contact salvateur, comme un leitmotiv lancinant. L'humour, tendre et grinçant, est partout. La danseuse **Nazareth Panadero**, invitée d'exception, livre un numéro de fou rire avec son monologue délirant sur des spaghettis, tandis qu'un homme, **Andreï Berezin**, donne un concert de saxophone aux chandelles, ou qu'un autre fait frire des œufs sur un fer à repasser. L'eau qui se transmet de main en main comme un trésor, le marché noir de la viande, les sacs d'ordures semés avec la solennité d'un rituel, tout concourt à évoquer, sans jamais le nommer, un monde en état d'urgence, cruel et chaotique, qui est, hélas, resté le nôtre.

Pourtant, au milieu de ces décombres, une danse absolument nouvelle émerge. Elle est faite de gestes du quotidien, de répétitions obsessionnelles, de courses et de traversées lentes, de processions hiératiques. Les interprètes, dans une gestuelle fluide où chaque détail compte, usent de leur corps comme d'un langage personnel. On est happé par la force magnétique de la compagnie, par cette manière unique d'habiter l'espace, de le transformer par une présence brute et authentique. Le final, notamment, est d'une beauté déchirante : une procession d'êtres courbés, épuisés mais avançant, tous ensemble, dans une danse de la survie qui serre le cœur.

Palermo, Palermo est une expérience qui vous submerge, vous bouleverse et vous transforme. Le temps d'une soirée, Montpellier a vibré au rythme des cloches et du chant des cigales de Palerme, pour assister à la résurrection d'une œuvre qui, trente-quatre ans après sa création, n'a rien perdu de sa déconcertante modernité, de sa force de frappe émotionnelle, ni de son humanité fulgurante.

CRITIQUE, festival. 43ème festival « Montpellier Danse ».
MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 1er juillet 2023. « Palermo, Palermo » par Pina Bausch. Crédit photographique (c) Evangelos Rodoulis